

**Paul Rivenc**  
Professeur honoraire  
Université de Toulouse 2 - Le Mirail



Je suis particulièrement heureux de vous présenter, avec mon ami Jacques Cortès, ce deuxième numéro de *Synergies Espagne*. Ce pays auquel m'attachent tant d'amis très chers, tant de travaux et d'expériences partagés est devenu pour moi une seconde patrie. La richesse et la diversité de ce nouveau sommaire témoignent de l'intérêt que suscite déjà cette publication chez nos collègues. Nul doute qu'elle obtiendra le même succès chez ses lecteurs, que j'espère de plus en plus nombreux et surtout actifs.

Car en m'adressant à vous, ma joie s'accompagne d'une vive inquiétude, que je suis sûr de partager avec la plupart d'entre vous : elle concerne la situation de plus en plus difficile de l'enseignement du Français Langue Étrangère dans les Etablissements publics de plusieurs de vos Communautés.

Dans son article précis, rigoureux, Joaquin Diaz-Corralejó Conde dresse un bilan implacable d'une situation qu'il connaît bien. Derrière les chiffres qui pousseraient à un relatif optimisme il y a une situation politique et culturelle complexe, parfois douloureusement conflictuelle, dans laquelle l'enseignement et l'apprentissage des langues/cultures étrangères, et notamment du français et des cultures francophones, se trouvent dangereusement englués. Certes les peuples de Catalogne, du Levant, de Galice et du Pays Basque cruellement réprimés pendant quarante ans de dictature éprouvent aujourd'hui un légitime besoin de s'affirmer. Étant étudiant parmi eux dans les années 48/49 j'ai vécu et souffert cela avec eux, d'autant plus que ma langue maternelle n'est pas le français mais l'occitan de ma famille tarnaise et aveyronnaise. Mais l'Espagne a changé, l'Europe et le Monde plus encore. Pour vivre pleinement leur avenir dans ces contextes nouveaux et sans complaisance, les jeunes de ces communautés doivent non seulement affirmer leur identité catalane, basque et espagnole, mais aussi se montrer capables de dialoguer, de penser et d'agir bien au-delà de leur berceau et de leurs frontières. Pas plus pour eux que pour leurs contemporains français, allemands ou autres européens l'anglais - souvent réduit à un code fonctionnel décharné - ne saurait suffire. Au delà du monde réduit et souvent assez inhumain des affaires et de l'argent, la plénitude de la vie quotidienne exige des contacts et des échanges entre voisins profondément enracinés dans leurs propres cultures. C'est ce que j'ai trouvé dans la richesse

de mes premiers contacts avec les peuples d'Espagne, dans les années cruelles de l'immédiate après-guerre. Et je ne l'ai jamais oublié, pas plus que bon nombre de ceux qui m'ont accueilli, et dont les familles sont devenues mes amies. Pardonnez-moi si je vous parais un ancêtre un peu trop attendri, et sans doute aussi « hors contexte actuel ». J'ose vous dire que cette expérience m'a profondément transformé, et m'a permis quelques années plus tard de me lancer dans des aventures scientifiques et humaines qui s'ouvraient tout grand sur les autres langues, les autres peuples et les autres cultures, sans renier - bien au contraire - mes racines occitanes et françaises.

Pour cela nous devons nous battre, en Espagne comme en France et dans bien d'autres pays européens, pour obtenir la reconnaissance de la spécificité de notre discipline. Tant que nos programmes traiteront l'enseignement/apprentissage des langues comme une « matière », et souvent comme une « matière » d'importance secondaire, nos jeunes seront condamnés à rester des *infirmes en langue*, à moins que le statut social de leurs parents, ou leurs qualités propres de débrouillardise, ne leur permettent d'aller se frotter longuement aux autres, par delà les frontières. Or les recherches et les expériences menées ça et là montrent bien qu'on peut efficacement apprendre à communiquer dans une (ou plusieurs) langues et cultures étrangères, pour peu que quelques conditions favorables soient remplies. Mais il y a trop longtemps que des expériences réussies ont été menées, décrites et analysées ici et là, souvent sans dépasser le stade expérimental. Comme le proclament inlassablement nos instances européennes et bon nombre de nos associations professionnelles, il est temps de passer au stade des actions de masse dans ce domaine. Puisque c'est le seul langage qu'écourent nos gouvernants et nos investisseurs, clamons-leur que la connaissance des langues par nos jeunes concitoyens est un investissement à moyen terme aussi *rentable* que les usines, les trains à grande vitesse, ou les télécommunications...

Mais il faudra sans aucun doute que nous sortions de nos habitudes - je ne dis pas de nos *routines* - didactiques et pédagogiques, et que nous nous interroguions davantage sur les finalités de nos actions. Que signifie, en effet, enseigner (ou apprendre) le français, ou l'espagnol ? Certes, apprendre à parler ou à écrire le français ou l'espagnol est déjà une aventure psychologique et culturelle essentielle. Mais qu'est-ce que l'apprenant aura à faire de cet apprentissage ? À quoi vont servir les langues que nous enseignons ? Seulement à réussir à passer des examens ? Quand je dis : *servir*, n'y voyez pas seulement des finalités purement fonctionnelles (écrire, parler) mais surtout une référence aux rôles essentiels que les langues sont appelées à jouer dans nos sociétés : échanger, discuter, réfléchir, raisonner et construire ensemble. Plusieurs articles de ce numéro ouvrent des pistes et décrivent des expériences stimulantes. Je pense en particulier aux initiatives prises par l'Université Polytechnique de Valence, que décrit Mercedes López-Santiago dans ce numéro.

Pour ma part, je suis convaincu que nos institutions, en France en tout cas, mais sans doute aussi en Espagne, en Allemagne et ailleurs, découpent l'acquisition des savoirs et des savoir-faire en trop fines tranches, sans contacts ni interactions entre elles : le FLE, l'anglais, le chinois, l'espagnol... Chaque langue dans son

bocal ! Les plus audacieux parlent de « français (ou d'anglais, d'allemand, ...) pour ingénieurs, pour médecins, pour agronomes, etc. ) ». Dans mes programmes au CREDIF ou ailleurs nous nous y sommes risqués dès les années 50. Mais je crois de plus en plus que c'est mal poser le problème : plusieurs Etablissements réellement bilingues (ou même plurilingues) en viennent à enseigner les contenus scientifiques, artistiques ou autres en recourant à une langue étrangère, selon des programmes et des méthodes adaptés à cette finalité nouvelle. Personnellement, je pense que c'est une voie d'avenir importante dans notre Europe plurilingue et pluriculturelle. Cela exigera beaucoup de remises en question et d'efforts novateurs dans les domaines de la méthodologie, de la formation d'enseignants aux profils résolument nouveaux, et pour terminer, de sérieux coups de torchon dans la conception de nos programmes scolaires et universitaires.

Dernièrement, j'ai eu l'occasion de me joindre à l'hommage que *Synergies Monde* a rendu à Edgar Morin, philosophe et ethnologue, infatigable militant de la *pensée complexe* et de la *transdisciplinarité*. Je le cite rapidement, un peu au hasard : « *Mais qu'est-ce qui détruit la solidarité et la responsabilité ? C'est le mode compartimenté et parcellaire dans lesquels vivent non seulement les spécialistes, techniciens, experts, mais aussi ceux qui sont compartimentés dans les administrations et les bureaucraties. Si nous perdons de vue le regard sur l'ensemble, celui dans lequel nous travaillons et bien entendu la cité dans laquelle nous vivons, nous perdons ipso facto le sens de la responsabilité, tout au plus nous avons un minimum de responsabilité professionnelle pour notre petite tâche. [...] Nous obéissons aux ordres, nous obéissons aux instructions. Tant que nous n'aurons pas essayé de réformer ce mode d'organisation du savoir, qui est en même temps un mode d'organisation sociale, tous les discours sur la responsabilité et sur la solidarité seront vains.* »<sup>1</sup>

S'il y a un domaine d'enseignement, de formation et de recherche qui exige par sa nature le recours constant à la *transdisciplinarité* et aux responsabilités civiques c'est bien celui de la Didactique des Langues-Cultures. Nous ferions bien d'y réfléchir... Votre revue a un rôle essentiel à jouer dans ce domaine, et l'organisation en quatre parties du sommaire de ce numéro l'illustre bien : notre recherche comme nos pratiques doivent s'intégrer dans l'évolution de nos sociétés et parfois s'y opposer, et elles entrent constamment en interaction avec les institutions politiques et leurs décrets.

Mais il me semble que l'urgence des questions que nous venons de soulever ne doit pas vous détourner d'autres aspects essentiels : c'est très opportunément que plusieurs articles de ce numéro nous font réfléchir sur le passé de notre didactique, ou nous entraînent dans des domaines voisins, dont la connaissance enrichit notre réflexion. C'est le cas de ces brèves incursions dans les domaines très actuels de la langue arabe et de la langue des signes. Je me réjouis enfin de l'intérêt que manifeste ce numéro pour *l'innovation* en didactique du FLE et le développement des nouvelles technologies, d'autant plus qu'il semble bien que l'accent y soit mis sur les préoccupations pédagogiques et non, comme c'est trop souvent le cas, sur les aspects purement technologiques.

C'est dire que je souhaite un grand succès à ce deuxième numéro de *Synergies Espagne*, à ses animateurs et collaborateurs. J'espère qu'il sera suivi de nombreuses autres parutions aussi riches et engagées, et qu'il suscitera chez les enseignants et chercheurs de FLE comme chez les autorités responsables de ce pays et des pays francophones d'utiles réflexions et des décisions constructives.

## Note

<sup>1</sup> Edgar Morin, *Réforme de pensée, transdisciplinarité, réforme de l'Université*, Communication au Congrès International «Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université» (Locarno, avril-mai1997) texte publié dans *Motivation*, n° 24, 1997.